

Études littéraires africaines

La littérature peule contemporaine : caractéristiques et enjeux

Mélanie Bourlet



Number 19, 2005

Littérature peule

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041402ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041402ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bourlet, M. (2005). La littérature peule contemporaine : caractéristiques et enjeux. *Études littéraires africaines*, (19), 34–42.
<https://doi.org/10.7202/1041402ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LA LITTÉRATURE PEULE CONTEMPORAINE : CARACTÉRISTIQUES ET ENJEUX

Parallèlement à la littérature écrite en *ajami*¹ se développe, depuis le début des années 80, une nouvelle forme de création littéraire en peul, utilisant cette fois-ci l'alphabet latin, adopté en 1967 à l'occasion de la conférence de Bamako réunie sous le patronage de l'Unesco. Cette littérature "moderne" (Aliou Mohamadou, 2000), présente également en Guinée et au Mali, se développe surtout au Sénégal et en France. Il est remarquable de constater que la grande majorité des auteurs sont originaires de la Mauritanie et du Sénégal, notamment de la région du Foûta-Tôro².

C'est d'ailleurs la forte présence de la communauté *haal-pulaar*³ dans le champ de l'écriture qui dès le départ m'a interpellée et progressivement amenée à réfléchir aux conditions d'émergence, caractéristiques et enjeux que revêt cette littérature⁴. A l'exception des articles de Sonja Fagerberg-Diallo (1995) et Aliou Mohamadou (2000)⁵, elle est encore largement méconnue.

Cet article se veut avant tout informatif et tentera tout d'abord d'esquisser les contours généraux de la production littéraire en peul dans les deux principaux pays concernés, le Sénégal et la France. Dans un deuxième temps, je m'intéresserai à certains des facteurs ayant permis l'émergence de cette littérature.

Etat des lieux de l'édition en peul au Sénégal et en France

Le recensement de l'ensemble des textes littéraires publiés – une soixantaine⁶, sans compter les rééditions – écrits en peul, révèle une production

¹ Voir l'article consacré à la littérature en *ajami* dans ce numéro.

² Le Foûta-Tôro (*Fuuta Tóoro*) est une région située au nord du Sénégal et au sud de la Mauritanie, à cheval sur le fleuve Sénégal.

³ *Haal-pulaar* (au pl : *haal-pulaar'en*) : locuteur du poulâr (*pulaar*), dialecte du peul parlé au Foûta-Tôro.

⁴ Dans le cadre d'une thèse commencée en septembre 2003 à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales (INALCO, Paris) sous la direction d'Ursula Baumgardt. Ce travail qui s'appuie sur l'exemple peul s'inscrit dans une réflexion plus globale sur les littératures émergentes.

⁵ Les articles de Sonja Fagerberg-Diallo portent principalement sur les textes publiés par l'A.R.E.D (cf. *infra*), son expérience dans la production de matériel didactique, et de manière générale sur l'alphabétisation dans les langues nationales. La contribution Aliou Mohamadou (2000) porte essentiellement sur les auteurs vivant en France.

⁶ Sous réserve de parution d'autres ouvrages ou de ceux qui n'auraient pas été portés à ma connaissance. Pour le Sénégal, je me base sur les résultats de mes enquêtes réalisées en 2003 et 2004 ; pour la France, sur la bibliographie donnée par Aliou Mohamadou (2000).

littéraire plutôt hétéroclite, tant au niveau des genres représentés que de la qualité des textes. Cela va de l'écriture des traditions orales à des romans de plus de 200 pages, en passant par des recueils de poésie, des nouvelles, voire des pièces de théâtre. La plupart des textes ont été publiés à Dakar.

Clairement, cette littérature souffre d'un problème de visibilité, d'une quasi absence de réseaux de distribution, mais également d'un manque de moyens financiers. Au-delà de ces points communs, chaque pays présente une situation bien spécifique.

Il était une fois un étudiant...

En réalité, la publication de textes littéraires débute probablement en Egypte, au Caire. Yero Dooroo Jallo, auteur du premier long texte de fiction, *Daarol Ndikkiri joom-moolo* [L'histoire de Ndikkiri le guitariste] en finance la publication – en mille exemplaires – en 1981 avec sa bourse d'étude. Le livre connaît alors un succès plutôt inattendu⁷, en dépit de nombreuses erreurs typographiques et d'un alphabet non conforme à celui de l'Unesco⁸. Il circule de main en main dans des cercles restreints entre étudiants, militants des langues africaines. Traversant les frontières, il se retrouve dans l'ensemble des pays arabes, au Sénégal et en France, suscitant un véritable enthousiasme.

En France : le rôle des étudiants et des travailleurs immigrés

La même année (1981) en France, grâce à l'association et revue du même nom créée en 1980, *Binndi e jannde* [Ecrits et Etudes] – regroupant des étudiants africains souhaitant promouvoir leurs langues maternelles⁹ – paraît sous forme d'épisodes un récit autobiographique en peul. Il s'agit de *Nguurndam tumaranke* [La vie d'un immigré] de Baylaa Kulibali qui sera publié dans son intégralité en 1991. Une autre revue, *Binndi Pulaar* [Ecrits *pulaar*] créée par Mammadou Alasan Bah en 1980, publiera également sous forme d'épisodes une nouvelle du même auteur dès 1986 : il s'agit de *Luhral* [La discorde].

⁷ Il sera réédité en 1988, puis en 1993 et 2003 sous le titre *Ndikkiri joom moolo* [Ndikkiri le guitariste]. C'est assurément le livre le plus connu et l'un des plus appréciés.

⁸ Il s'agit de l'*alkuule Keer*, "l'alphabet du Caire", mis en place à Mbagne (Mauritanie) en 1962. Il sera utilisé dans les pays arabophones – et donc dans les premières publications au Caire – jusqu'en 1982.

⁹ *Binndi e jannde* était une revue trimestrielle multilingue qui s'est interrompue au bout de dix numéros. L'association a ensuite publié des hors-séries jusqu'en 1992.

La spécificité de la production littéraire en peul en France réside dans trois éléments : le dévouement de certains étudiants qui vont jusqu'à investir leur argent personnel dans l'achat de matériel informatique afin de saisir correctement les manuscrits ; leur refus de toute aide extérieure lié à la volonté de préserver leur indépendance ; et surtout une mobilisation exceptionnelle de la communauté peule grâce aux associations de migrants. Ces deux derniers points expliquent que l'intégralité des publications en peul en France ait été – et ce jusqu'à présent – quasi exclusivement financée sur fonds propres, grâce aux cotisations des membres d'associations et des bénéficiaires issus des ventes de leurs revues, aussitôt réinvestis.

Actuellement, en France, il n'y a pas de maison d'édition à proprement parler, mais une association, *Kawtal Janngoob'e Pulaar-Fulfulde e Winndere hee* [Union universelle pour l'étude du Pulaar-Fulfulde]¹⁰. Dans une certaine mesure, elle a pris le relais de *Binndi e jannde* et *Binndi Pulaar* pour ce qui concerne l'édition de textes en peul, et a financé la parution de trois romans en 1995 et 2003 d'un auteur talentueux, Mammadu Abdul Sek. Enfin, il ne faut pas oublier le rôle essentiel du linguiste Aliou Mohamadou, devenu au fil des années une personnalité incontournable dans l'édition des textes littéraires publiés en peul en France.

Au Sénégal : le rôle des partenaires extérieurs

Au Sénégal, les toutes premières publications ont été financées par des organisations religieuses, notamment protestantes. Il s'agissait bien souvent de textes de la tradition orale, des contes et des épopées notamment. Le premier recueil de poèmes – *Ngulloori* [Le crieur] de Muntagaa Jaany – fut publié en 1986 avec le soutien de la Société Internationale de Linguistique (S.I.L). Une organisation basée au Nigeria, *Joint Christian Ministries in West Africa*, ainsi que l'Eglise Evangélique Luthérienne du Sénégal ont largement financé les premières publications en peul – entre 1988 et 1990 – du Groupe d'Initiative pour la Promotion du Livre en Langues Nationales (G.I.P.P.L.N)¹¹, à commencer par la 2nd édition de *Ndikkiri joom moolo* (1988)¹².

¹⁰ Cette association créée en 1983 par le poète Mammadu Sammba Joob compte plusieurs sections en France regroupant des centaines d'adhérents.

¹¹ Le G.I.P.P.L.N, créée en 1988 au Sénégal, regroupait trois linguistes (Mamadou N'Diaye, Fary Ka, Sonja Fagerberg-Diallo) et deux auteurs (Yero Dooroo Diallo, Abuubakri Dem). Son objectif était d'initier le développement d'une littérature en peul en commençant par publier les manuscrits de certains de ses membres. En 1990, le G.I.P.P.L.N décide de transférer ses activités à l'A.R.E.D, une organisation américaine.

¹² D'autres structures ont apporté un soutien plus ponctuel à la publication de textes en version unilingue, tels que l'UNESCO, l'Institut Fondamental d'Afrique Noire par le biais de l'A.C.C.T (Agence de Coopération Culturelle et Technique) ou encore l'ONG américaine TOSTAN.

A partir de 1996, le nombre de textes s'accroît nettement, grâce à deux programmes importants gérés par l'Etat sénégalais mais financés l'un par l'Agence Canadienne de Développement International (A.C.D.I.), l'autre par la Banque Mondiale. Il s'agit respectivement du P.A.P.A (Projet d'Appui au Plan d'Action) et du P.A.P.F (Projet d'Alphabétisation Priorité Femmes), deux grands projets d'appui à l'éducation non formelle qui consacrent une partie de leur budget à l'édition et la presse en langues nationales.

Au Sénégal, la publication de textes en peul a donc toujours été plus ou moins conditionnée par l'obtention d'aides extérieures – à la différence de la France. De plus, ces subventions étant destinées généralement à la production de matériel didactique dans les langues nationales, les auteurs et les éditeurs doivent parfois ruser pour publier leurs manuscrits. Cette situation explique l'amalgame dépréciatif entre littérature en langues africaines et alphabétisation¹³.

Ainsi, A.R.E.D (Associates in Research for Education and Development) – une organisation non-lucrative créée en 1990 et dirigée par la linguiste Sonja Fagerberg-Diallo – ne fait plus de l'émergence d'une littérature en peul son unique objectif, à la différence de son "ancêtre", le G.I.P.P.L.N. De manière générale, cette florissante maison d'édition est orientée vers l'élaboration d'ouvrages pédagogiques dans les langues nationales. Toutefois, l'A.R.E.D qui a ses propres auteurs ne perd pas de vue sa vocation d'origine et essaie dans la mesure du possible de publier certains des manuscrits qu'elle reçoit, et elle finance elle-même la réimpression de certains livres.

A l'opposé, les éditions Papyrus créées en 1997 par un féru de littérature et poète, Saydu Nuuru Njaay, cherchent à se détacher de cette vision "fonctionnelle" de la littérature et ont fait le pari de "*l'éclosion d'une véritable littérature dans les langues africaines*". Malgré un manque de moyens considérable, cette maison d'édition a déjà pu publier deux romans peuls – *Jamfa* [La trahison] en 1997 de Jibril Muusaa Lam et *Booy pullo* d'Abdullaay Jah en 1998 –, grâce notamment aux projets PAPA et PAPF et aux produits des ventes de son journal bilingue pulaar-wolof *Lasli/Njëlbeën*. En 2000, elle publie deux recueils de poésie pulaar du Mauritanien Ibrahiima Saar, *B'okki* [nom du village natal du poète] et *kartaali nib'b'e* [Les sanglots nocturnes].

¹³ Un préjugé sitôt balayé, dès lors que l'on apprend qu'un auteur africain connu pour ses textes écrits en français, se met à écrire dans sa langue maternelle, à l'instar de Boubacar Boris Diop qui publie en 2003 chez Papyrus son premier roman en wolof, *Doomi golo* [L'enfant de la guenon], unanimement salué par la critique sénégalaise.

Entre ces deux tendances, les éditions Nanondiral “L’entente mutuelle” – un projet de l’Eglise Evangélique Luthérienne du Sénégal – bénéficient d’une certaine autonomie. L’idée d’encourager la publication de textes littéraires en peul selon le principe “un auteur, une œuvre, une fois”, est née de la rencontre en 1995, entre un jeune pasteur américain, Vicking Dietrich et un moniteur d’alphabétisation passionné par sa langue, Amadou Tidjâne Kane. Ils permettront notamment la publication de contes, d’un recueil de poésie et d’un roman en peul.

Hormis cette question du financement, fondamentale pour comprendre la particularité de l’édition en peul au Sénégal (ONG, associations, Etat, privé) et en France (associations), les textes soulèvent d’autres aspects intéressants, comme la question de l’orthographe, loin d’être réglée.

Conscience linguistique, politique, immigration

La littérature écrite peule contemporaine nous invite à réfléchir sur les facteurs qui ont permis son émergence et son développement. Pourquoi – alors que le peul est parlé dans une vingtaine d’Etats africains – cette production littéraire se concentre surtout sur le Sénégal et la France ? Et pourquoi la plupart des auteurs sont-ils des *Haal-pulaar’en*, sénégalais et mauritaniens ? Comment expliquer cette prédominance géographique ?¹⁴

Pour répondre à ces questions, je me suis penchée sur le parcours des différents acteurs impliqués dans cette production littéraire en peul¹⁵, sur les raisons qui ont poussé les auteurs à écrire dans leur langue maternelle et sur le contenu de leurs textes. D’après moi, trois types de facteurs sont à prendre en compte : culturel, politique, et migratoire.

Le facteur culturel

L’écriture en peul a été très tôt encouragée et valorisée grâce aux associations culturelles peules qui ont effectué un travail de conscientisation absolument remarquable. En effet, dès les années 60, un “mouvement *pulaar*” (Humery 1997) se met en branle presque simultanément en Egypte, au Sénégal et en Mauritanie, puis en France. Ce réseau d’associations va se cristalliser autour de deux personnalités charismatiques dont les vies sont toutes entières dévouées à la cause peule : Yero Dooroo Jallo que j’ai déjà évoqué, et Mammadu Sammba Joob.

¹⁴ Le cas du peul n’est pas sans rappeler celui du berbère. Bien que cette langue soit parlée dans plusieurs pays, recouvrant différents dialectes (chleuh, kabyle, touareg), c’est seulement en Algérie qu’une littérature en kabyle a vu le jour et s’est développée.

¹⁵ Tous n’ont toutefois pas été encore rencontrés.

Yero Dooro Jallo, un jeune Sénégalais venu en 1966 faire des études d'histoire-géographie au Caire, tente dès son arrivée de convaincre les étudiants d'origine peule – plutôt sceptiques – de l'utilité de savoir écrire dans sa langue maternelle. Jusqu'à son départ d'Égypte en 1982, il "alphabétisera" sans relâche et dans la clandestinité. Il concevra à cet effet un syllabaire et une grammaire peuls, écrira dès 1966 une épopée, un recueil de proverbes, dont il dessinera lui-même les couvertures, et il dirigera des journaux en peul. Sa persévérance, qui force l'admiration de ses camarades, finira par payer. Rapidement en effet, Yero Dooro Jallo, aidé des Mauritaniens Djigo Tapsirû, Ousmane Malal Diallo et Abou Ousmane Diallo, crée en 1966 *Kawtal Janngoob'e Pulaar e Leyd'eele Aarabeeb'e* [Union pour l'étude du pulaar dans les pays arabes], une fédération d'associations regroupant l'ensemble des étudiants peuls des pays arabes¹⁶.

Dans le même temps, en 1962 est créée à Mbagne en Mauritanie l'A.R.P (Association pour la Renaissance du Pulaar) qui va jouer un rôle considérable dans la promotion de la langue et de la culture peules au Sénégal¹⁷ à partir de 1982, grâce notamment à Yero Dooro Jallo, de retour dans son pays natal. C'est d'ailleurs de l'A.R.P que sont issus les membres fondateurs du G.I.P.P.L.N, la future maison d'édition A.R.E.D.

Ce tissu associatif s'étend très vite à la France où des contacts sont pris dans les années 70 avec les étudiants et les travailleurs de Bordeaux. Des associations sont fondées, telles *Jannde e Pinal* [Etudes et Culture] en 1975, qui mène des actions d'alphabétisation dans les foyers. Baylaa Kulibali écrira d'ailleurs son récit autobiographique après avoir bénéficié de ces cours. Quant au poète Mammadu Sammba Joob, admiré pour son éloquence et son militantisme, il n'aura de cesse de voyager entre le Sénégal et la France pour conscientiser la communauté *haal-pulaar*.

Finalement, ces associations, en centrant leurs actions sur l'alphabétisation et la valorisation de la culture peule, vont sans aucun doute permettre l'émergence d'un sentiment communautaire et renforcer une conscience linguistique déjà préexistante¹⁸. S'il est vrai que toute écriture n'est pas littérature, il est clair en tout cas que l'histoire de cette littérature est étroitement liée à celle de l'alphabétisation en peul et plus généralement, à celle de la lutte pour la promotion des langues africaines – un combat avant tout politique.

¹⁶ Égypte, Soudan, Arabie Saoudite, Koweït, Irak, Syrie, Liban, Tunisie, Algérie, Maroc.

¹⁷ Où elle ne sera reconnue qu'en 1964.

¹⁸ N'oublions pas en effet que Bakary Diallo, l'auteur de *Force Bonté* (1926), écrivait déjà de la poésie en peul. Et que dire d'Amadou Hampâté Ba ?

Le facteur politique

Il me semble en effet que ce sont davantage des éléments d'ordre politique qui ont aiguisé la conscience linguistique des *Haal-pulaar'en* et ont poussé certains d'entre eux à écrire dans leur langue maternelle.

D'abord, il nous faut replacer ce mouvement de revendication des langues africaines – qui ne concernait pas seulement le peul – dans son contexte historique : celle des indépendances et des interrogations sur le devenir de l'Afrique. Nombreux étaient les étudiants africains à être influencés par les idées révolutionnaires communistes et la pensée de Cheikh Anta Diop (1923-1986). C'est ainsi que certains militants ne prendront jamais ou très peu part aux associations culturelles précitées. Leur lutte s'effectuera davantage au sein de partis politiques¹⁹ qui prônaient une valorisation des langues africaines. Et c'est par conviction politique que certains Sénégalais se sont mis à écrire en peul, surtout de la poésie, comme Muntagaa Jaany et Saydu Nuuru Njaay, afin de dénoncer l'impérialisme français, rappeler la grandeur du passé africain, et célébrer la beauté de la langue peule.

Mais c'est sans nul doute les politiques linguistiques du Sénégal et de la Mauritanie qui expliquent la nature et l'identité *haal-pulaar* des écrits publiés jusqu'à maintenant.

Au Sénégal, le *Groupe d'Etudes du Pulaar* – qui deviendra l'A.R.P en 1962 – fut créé en 1958 par des étudiants et fonctionnaires sénégalais pulaarophones²⁰, dans le but de préserver leur langue et leur culture de la menace représentée par la domination du français et du wolof. Ce sentiment d'être perpétuellement menacé d'extinction a généré un véritable rapport de force entre le peul et le wolof et s'est traduit entre autres par un accroissement rapide de la production littéraire au cours des années 80. Ces premières publications – souvent des textes de la tradition orale – sont clairement un moyen d'affirmer une présence culturelle dans le champ de l'écriture.

En Mauritanie, la politique d'arabisation qui s'intensifie dans ce pays depuis 1959, a provoqué des heurts sanglants en 1966 entre populations arabo-berbères et négro-africaines. Le conflit se focalise d'emblée sur la question linguistique et un système éducatif jugé discriminatoire. Dans ce contexte, la langue peule va devenir un enjeu identitaire. Ce précédent douloureux et les tragiques "événements" de 1986-1989²¹ vont profondément

¹⁹ Tels que le P.A.I (Parti Africain de l'Indépendance), le R.N.D (Rassemblement National Démocratique), ou encore le P.M.T (Parti Mauritanien de Travail).

²⁰ Sensibles par ailleurs aux idées de la F.E.A.N.F (Fédération des Etudiants d'Afrique Noire en France).

²¹ Ces événements sont marqués par l'arrestation, la torture, le massacre et l'expulsion de plusieurs milliers de personnes – surtout des *Haal-pulaar'en*.

ment marquer les esprits²² et les textes des *Haal-pulaar'en* mauritaniens, notamment les poèmes de Mammadu Sammba Diop et d'Ibrahiima Saar.

Enfin, cette littérature n'aurait pu se développer sans un accueil politique favorable. Preuve en est que les Mauritaniens ont été amenés à publier leurs textes hors de leur pays : au Sénégal, qui s'est engagé depuis les années 70 – par la mise en place de décrets et d'institutions – à promouvoir les langues nationales, et en France, où la communauté *haal-pulaar* est très dynamique²³.

L'émergence de cette littérature ne saurait donc se réduire au tissu associatif peul et encore moins à la seule composante culturelle des associations. Indéniablement, l'écriture était aussi un acte politique.

Le facteur migratoire

Le fait de se retrouver isolé des siens, dans un autre pays, soit pour ses études, soit pour des raisons économiques, soit parce qu'on y est obligé, a également été le facteur déclencheur d'une prise de conscience : celui du besoin de renouer avec sa langue et sa culture d'origine, conjugué parfois à l'envie de communiquer son expérience.

Le premier texte de fiction peule, *Ndikkiri joom moolo*, ne fut pas écrit au Sénégal, mais en Egypte. Ce texte – que certains qualifient de "roman", d'autres de "conte" – qui met en scène les aventures d'un personnage drôle et irrévérencieux, Hammadi, qui d'amuseur public finit par devenir marabout, fut écrit en 1977 dans une période difficile de la vie de l'auteur. Écrire ce texte était alors pour lui une façon de rire de ses problèmes, de se ressourcer en se plongeant au cœur de son enfance. Le personnage de Hammadi est en effet largement inspiré du frère de l'auteur.

C'est ce même besoin d'écrire, plutôt de témoigner, qui pousse Baylaa Kulibali à mettre par écrit le récit de son parcours douloureux depuis son départ du Sénégal en 1966, jusqu'à son arrivée en France, en 1969. *Nguurndam Tumaranke* [La vie d'un immigré] fut écrit à Paris en 1979, après que l'auteur eût appris à écrire dans sa langue maternelle. Ce livre est un témoignage poignant – que l'auteur souhaite transmettre aux générations à venir – sur l'immigration.

Celle-ci nourrit l'imagination des auteurs vivant en France, et les pousse à écrire. Les personnages de leurs textes évoluent bien souvent dans plusieurs pays, et le thème de l'amour est très présent, comme dans les nouvelles *Daarol Pennda e Dooro* [L'histoire de Pennda et de Dôro], *Koode*

²² Les pionniers du mouvement *pulaar* en Egypte sont majoritairement Mauritaniens, à l'instar de Djigo Tapsirû qui mourra d'ailleurs dans une prison mauritanienne.

²³ Néanmoins, malgré une volonté politique clairement affichée, les difficultés persistent.

men ne na nyaara [Nos étoiles brillent] et *Luhral* [La discorde] de Baylaa Kulibali. Les désillusions amoureuses, la souffrance causée par la perte d'un amour d'enfance donné en mariage à un autre en son absence, sont abordées avec finesse et pudeur dans les romans introspectifs de Mammadu Abdul Sek, tels *B'ii tato* [L'enfant aux trois pères] ou encore *Nganygu gid'li* [Amour et haine]. Hormis le mariage, d'autres interrogations surgissent au détour des textes comme celles sur le devenir du pouvoir et des connaissances traditionnels dans un monde moderne.

Là encore, la quasi totalité des auteurs²⁴ ayant publié en France sont des *Haal-pulaar'en* natifs de la vallée du fleuve Sénégal, une région particulièrement touchée par le phénomène migratoire.

Ce tour d'horizon rapide – et par conséquent incomplet – des caractéristiques sociologiques de cette littérature en plein développement aura permis, je l'espère, d'entrevoir toute la diversité et la richesse des problématiques qu'elle soulèvent.

■ Mélanie BOURLET
INALCO et LLACAN

²⁴ A l'exception de Tijjaani Mbaalo qui lui est originaire du Fouladou, au sud du Sénégal.